

Christiana Moreau

LA NUIT DE LA

TARENTELE



La nuit de la tarentelle

DE LA MÊME AUTRICE

La Sonate oubliée, Préludes, 2017.

Cachemire rouge, Préludes, 2019.

La Dame d'argile, Préludes, 2021.

CHRISTIANA MOREAU

La nuit de la tarentelle

ROMAN



Ouvrage publié sous la direction de Françoise Delivet.

Extrait de *La Tarantella: Antidotum Tarantulae*
L'Arpeggiata, Christina Pluhar, Lucilla Galeazzi, Marco Beasley
© Copyright : 2002 Alpha ® Production : 2001 Alpha

© Les Presses de la Cité, 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Marcelin, Anne, Louis,
Camille, Amedeo... que j'aime*

Attente.

Ici, dans le noir, je ne fais qu'attendre.

La lumière m'aveugle, mais je dois l'affronter, parfois.

Comme Pénélope, en attendant, je tisse une toile nouvelle. L'ancienne est trop déchirée.

Celle-ci, je la ferai plus solide, il faut qu'elle me porte bien, qu'elle soit invisible et mortelle. Je ne sais pas ce qu'est la patience, mais on dit que je suis silencieuse et patiente. La patience fait partie de mon caractère, j'observe avec détachement ce qui m'entoure, mais je fais attention à chaque geste : la plus petite vibration de l'air peut m'apporter quelque chose de nouveau.

Aujourd'hui, j'ai frappé. Ils étaient nombreux à danser et chanter, mais elle, elle reposait tranquille, dans l'herbe fraîche, sous un olivier, à l'ombre, dans le chaud commencement d'un après-midi d'été.

Lentement j'ai caressé sa joue, j'ai humé le parfum de ses cheveux, effleurant ses oreilles, touchant son épaule. Là, je me suis arrêtée, en reniflant l'air

chaud et, plus par jeu que par désir, j'ai embrassé sa peau.

Elle a bougé tout de suite et les autres, en courant, l'ont encerclée chantant et jouant, d'abord tout bas, puis de plus en plus fort.

Elle dansait, dansait et dansait encore.

Je sais bien que pour chercher un antidote à mon baiser ils doivent « jouer », ils doivent « danser », ils doivent « chanter ». Ce sont toutes des invocations à mon pouvoir. Je sais que je leur fais peur et qu'ils vont continuer, si nécessaire, des jours et des nuits entières.

Mais ces sons me dérangent, je me suis éloignée, je ne voulais pas qu'ils me voient.

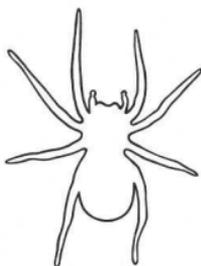
Je me suis éclipsée, silencieuse et agacée, vers d'autres proies.

Marco BEASLEY

Traduction Maria Laura Broso-Bardinet

Extrait de *La Tarantella: Antidotum Tarantulae*

L'Arpeggiata, Christina Pluhar,
Lucilla Galeazzi, Marco Beasley



Prologue

Je me suis allongée sur le lit et me suis assoupie. Je suis si fatiguée. Je voulais juste fermer les paupières quelques minutes.

Une aide-soignante entre dans ma chambre. Je n'ai pas entendu frapper, l'a-t-elle fait ?

Étendue sur la couverture en coton gris, l'esprit embué, les yeux hagards, je la vois poser un plateau-repas sur la table en formica.

L'espace d'un instant, je ne comprends pas.

Où suis-je ?

Je perçois le claquement pressé des galoches sur le carrelage.

Je parcours la pièce du regard à la recherche d'objets familiers. Les murs sont nus.

— Vous dormiez déjà, madame De Marzo ? Il faut d'abord manger. Je reviendrai plus tard vous apporter votre somnifère.

Je tourne mon visage ridé vers la cloison. Je n'ai pas faim. Je songe à ma vie.

L'araignée m'a quittée depuis une éternité. Il y a bien longtemps qu'elle a relâché son emprise.

Je me sens vide.

Ce que je veux, c'est retourner dans ma maison qui domine la mer au milieu des oliviers et respirer le parfum salé au soleil couchant.

1

2017

Un soleil voilé se dilue dans le ciel plombé et la moiteur de l'air colle les vêtements à la peau. C'est sûr, la journée ne se terminera pas sans déluge. À la campagne, on sait que l'orage approche à la façon dont les oiseaux interrompent brusquement leurs chants. Ils se taisent, apeurés, et guettent ce qui va se passer. Tout devient silencieux, les animaux le sentent.

De la terrasse chauffée à blanc, Elisa observe son père réfugié à l'ombre de l'olivier millénaire. Appuyé contre l'écorce crevassée, il est soucieux. Son regard se porte au loin sur le sol de poussière ocre planté d'arbres qui supplient le ciel de leurs branches étendues comme de vieux crucifix. À gauche et sur plusieurs rangées, il ne reste que des squelettes ; la bactérie *Xylella fastidiosa* a sucé leur sève jusqu'à les dessécher. Est-ce que ce microbe véhiculé par les insectes piqueurs va se propager aux allées de droite encore saines ? Quel funeste destin sera celui des oliviers qui représentent l'emblème du Salento, sa richesse,

sa pérennité depuis qu'Athéna en fit le symbole de la sagesse et de la paix ?

Elisa a d'autres préoccupations. On est déjà au cœur de l'été et il faudra prendre des dispositions avant l'automne ; il n'y a plus de temps à perdre. Elle doit parler à son père coûte que coûte, elle ne peut plus différer. Toute la semaine elle a oscillé entre la nécessité d'exposer son projet et la tentation de baisser les bras. Elle a mal dormi, essayant de maîtriser ses angoisses dans la nuit. Elle ne peut pas compter sur le soutien de sa mère, une femme docile et effacée qui n'a jamais osé s'opposer à son mari.

Elisa inspire une grande bouffée d'air et descend les marches du perron.

— Papa...

Vito se retourne, étonné de découvrir sa fille à ses côtés. L'esprit préoccupé, il ne l'a pas entendue arriver.

— Papa, mon professeur du conservatoire de Lecce me conseille d'aller étudier le chant à l'institut de musique classique de Milan. Les élèves qui réussissent l'examen final du cours pré-académique avec une note minimale de 8,5 sur 10 y sont acceptés... et moi j'ai obtenu un 9 ! Il dit que j'ai du talent et que je dois tenter ma chance... Je voudrais m'inscrire...

Elle se surprend à trembler. Vito n'a pas cillé, il fixe les rangées d'arbres malades. Le temps s'étire dans le silence et Elisa souhaite plus que tout que son père le rompe. Au bout d'un long moment, il prononce des mots chargés de reproches :

— L'enseignement à Lecce n'est plus assez bon pour toi ? Tu voulais pourtant y aller à tout prix. Ton professeur est venu jusqu'ici, faire le siège de notre *masseria*¹. Il a sorti ses plus beaux arguments pour me convaincre. J'ai accepté, et aujourd'hui ce n'est pas encore assez ? Tu désires vivre dans le Nord ? Mademoiselle a peut-être honte de ses origines de culs-terreux ? Nous ne sommes plus assez bien pour elle ?

Le flot de paroles tant redouté tourbillonne autour d'Elisa. Elle savait que ça se déroulerait ainsi.

— Mais, papa... je veux être cantatrice, se défend-elle, c'est à Milan que ça se passe. La Scala, tu en as entendu parler ?

Vito darde sur elle un regard noir de colère contenue. Elisa le soutient. En cet instant elle hait son père.

— Et où crois-tu que je trouverai l'argent pour te payer des études de princesse ? Tu es tellement égoïste que ce qui nous arrive te passe par-dessus la tête ! Tu vis dans tes rêves alors que nous allons être anéantis par cette maudite maladie des oliviers !

— Je sais, papa... souffle-t-elle dans un sanglot qu'étouffe tout à coup un assourdissant coup de tonnerre.

Terrifiée, elle voit le ciel se déchirer dans un éclair aveuglant et l'orage se met aussitôt à les bombarder de projectiles gros comme des œufs de pigeon.

1. Propriété agricole familiale.

— La grêle, fulmine le père, il ne manquait plus que ça !

— Viens, papa ! hurle-t-elle. Tu vas finir foudroyé !

L'avalanche recouvre déjà le sol d'une épaisse couche de grêlons blancs. Si ce n'était la chaleur intense, on se croirait en hiver sous la neige. Martelée de toutes parts, Elisa fuit vers la maison.

Désespéré, Vito ne bouge pas, paralysé sous le déluge tandis que sa fille court se réfugier à l'abri. Elle gravit quatre à quatre l'escalier qui grince sous ses pieds. Les larmes affluent à chacun de ses pas sur les marches cirées. Elle se précipite dans la pénombre de sa chambre, se jette sur son lit, secouée de sanglots. Tout le ciel cingle les vitres, la demeure craque et le vent s'infiltré en gémissements déchirants par les fentes des châssis usés. Quand l'un des battants claque contre le mur, la jeune fille sursaute et bondit pour le caler. Penchée au-dehors dans la force de l'averse drue qui lui fouette le visage, elle s'acharne sur le loquet pour le bloquer avant de retourner s'allonger sur le dos. Elle écoute crépiter la pluie qui a succédé aux grêlons et qui tambourine sur les tuiles roses du toit. Épuisée par les pleurs, bercée par le son des gouttes qui flagellent les fenêtres, elle s'endort sur son rêve avorté.

Son sommeil est mauvais, agité et elle se réveille en sueur dans la chambre suffocante. Elle se sent vidée. La tête lourde, elle a les yeux rouges et les paupières gonflées. Endolorie, elle se lève en grimaçant et ouvre la fenêtre sur le ciel lessivé. Tout est redevenu calme. L'aube point à

peine sur la ligne d'horizon. Dans le firmament rosé, ses premières lueurs s'étendent au loin sur la mer qui envoie vers les terres un léger vent frais. Les oliviers sèchent leurs feuilles luisantes dans les premiers rayons du soleil. Des voiles de buée montant du sol sinuent autour des troncs tortueux. Les champs recrachent un halo blanc qui flotte jusque dans les allées encombrées de branches cassées, de rameaux flétris et de petits fruits verts fauchés par le grain violent.

À l'orée de la plantation, l'olivier millénaire a résisté. C'est le préféré de sa *nonna*¹ Raffaella.

Elle songe à celle que son père a emmenée si vite, sans que personne s'interpose. Mais qui l'aurait pu ? Pas sa mère en tout cas, pas mécontente d'être allégée de ce fardeau. Personne n'a bronché quand Vito a annoncé d'une voix calme qu'il la conduisait dans une maison de repos à Lecce. Raffaella n'a pas compris tout de suite ce que cela signifiait. Elle avait trébuché sur le carrelage, elle avait mal au poignet, il fallait radiographier et peut-être plâtrer. Elle tombait souvent ces derniers temps ; cette chute était celle de trop. Ça ne pouvait plus durer. « Tu verras, la rassurait Vito, tu seras bien soignée, on te donnera quelque chose pour atténuer la douleur, c'est pour ton bien. » Raffaella l'a suivi, silencieuse, les yeux hagards, le corps meurtri. Elle ignorait ce qui se cachait derrière les mots de son fils. Vito l'a poussée dans la voiture comme un enfant. Il s'est persuadé que la maison de retraite était la meilleure

1. Grand-mère en italien.

des solutions. Ici, tous travaillent dur à l'oliveraie, personne n'a le temps de s'occuper d'une dame de quatre-vingts ans. Là-bas, elle aura la compagnie d'autres personnes de son âge. Les vieux avec les vieux à la séniorerie, les jeunes avec les jeunes au boulot et les enfants avec les enfants à l'école. Il n'y a pas à discuter, c'est mieux ainsi.

Elisa contemple le paysage face à elle. L'ocre rouge de la terre mouillée, qui donne l'impression d'avoir saigné toute la nuit, le vert sombre de la bordure de figuiers, le gris argenté des feuilles d'oliviers et, au loin, le bleu de la mer qui frise sur l'horizon. L'image de sa grand-mère dans sa chambre aux murs aseptisés se superpose à ce tableau éclatant de couleurs, si vivant. Quel sens a tout cela ? Ces existences construites pas à pas avec courage, résignation, puis anéanties par un souffle du destin cruel. Ces espoirs et toutes ces joies qu'on a rêvées, broyés par la fatalité implacable. Sa nonna lui manque. Elle est partout, dans chaque pièce de la maison, dans chaque recoin du jardin. Elle est là qui noue une étole rouge autour de ses épaules et pique dans le nœud soyeux une broche en camée représentant Euterpe, muse de la musique, gravée dans un coquillage rose et blanc, qu'elle a achetée un jour à un marchand ambulancier venu de Naples. La tête d'Elisa bourdonne de doux souvenirs, une multitude d'instant fugaces, de rires, de tendresse dans ce monde rude de la campagne. Sa nonna l'adorait, lui racontait des histoires puisées dans ses précieux livres, bien avant qu'elle n'apprenne à lire. Elle était la seule à l'écouter chanter,

à apprécier sa voix, à l'encourager. Elisa était sa joie et sa fierté. Elle pouvait l'entendre exécuter ses exercices de vocalises pendant des heures sans se lasser, sans s'irriter. Il suffisait qu'Elisa laisse courir sur ses lèvres un air d'opéra pour que la petite flamme s'allume au fond des yeux fatigués par l'âge et le début des renoncements.

*

Après avoir pianoté le code de la porte, dès le seuil franchi, l'odeur la prend à la gorge : un effluve de corps négligés, de renfermé, d'air vicié avec des relents d'urine. Mais le pire, c'est ce parfum bon marché généreusement pulvérisé pour masquer le remugle. Il se mélange aux émanations douteuses, créant une exhalaison douceâtre qui pique les yeux. Elisa manque de suffoquer.

Au bout du couloir, des vieilles et des vieux déambulent sans but entre l'ascenseur et la salle à manger, attendant qu'il soit midi et qu'il se passe enfin quelque chose dans leur journée. D'autres, vissés à leur fauteuil roulant, sommeillent bouche ouverte. De temps à autre, la routine est perturbée par les cris d'une dispute qui attire un petit groupe de spectateurs. L'infirmière de service, indifférente au motif de l'altercation, accourt aussitôt pour la désamorcer et disperser le cercle des curieux déçus.

Dix fois par jour, mademoiselle Ferri jaillit de l'ascenseur, très droite, haute et maigre. Une jeune fille de soixante-dix ans avec la tête d'un oiseau de proie au regard fixe. Elle marche d'un pas

déterminé et pousse la porte vitrée donnant sur la petite cour où le personnel fume à la pause. Sans hésiter, elle plonge la main dans le grand cendrier rempli de sable où les infirmières ont écrasé leurs cigarettes, et en retire une dizaine de mégots qu'elle allume l'un après l'autre, aspirant goulûment quelques bouffées en creusant les joues, puis elle repart comme elle est venue.

Face à l'ascenseur, le bureau de la directrice, madame Vitale, dont la porte reste toujours ouverte sur le va-et-vient des déambulateurs qui se déplacent le long du couloir jusqu'à la sortie verrouillée puis en sens inverse selon un itinéraire invariable.

Cet après-midi, Elisa est déjà repérée par des dizaines de regards qui la suivent, mais aussi par celui, très perspicace, de madame Vitale, attentive à toute anomalie dans son entourage. Derrière son ordinateur, elle lui fait signe d'approcher et lui désigne une chaise.

— Je suppose que vous êtes la petite-fille de madame De Marzo ? demande-t-elle d'une voix énergique, indispensable à son autorité d'administratrice.

Sans laisser à Elisa l'opportunité de répondre, elle poursuit :

— C'est votre père que j'attendais, pourquoi n'est-il pas venu ?

— Il est occupé aux champs avec les ingénieurs agronomes... vous savez... les oliviers infectés par la Xylella...

Madame Vitale ne réagit pas. Ces préoccupations agricoles ne la concernent pas.

— Il m'a déléguée auprès de ma grand-mère, ajoute Elisa.

La directrice soupire.

— Vous semblez bien jeune, il va falloir faire preuve de maîtrise et d'aplomb mêlés à la souplesse et la bienveillance. Ce ne sera pas facile, croyez-moi, je les connais ! affirme-t-elle en désignant du menton un petit groupe de vieux. Ils veulent tous partir, boucler leur valise. Madame De Marzo va essayer de vous manipuler, jouer la victime. Il faut pouvoir faire face aux situations les plus invraisemblables, compatir tout en gardant vos distances. Si vous vous attendrissez outre mesure, vous risquez de vous laisser envahir par des émotions néfastes. Une main de fer dans un gant de velours ! Vous en sentez-vous capable ?

Elisa ne répond pas, son impuissance l'accable et la rend muette. Une voix gronde en elle qui lui souffle : « Comment cela est-il possible ? À quel moment est-ce que tout a basculé ? Les doigts qui tremblent, les mots qui hésitent, les pas traînants sur le point de chavirer à chaque instant ? » Elle se remémore les derniers mois, les dernières semaines. Quand, exactement ? Au début, c'étaient de petits renoncements, des choses insignifiantes, ne plus aller aux champs, au village, puis ne plus monter les escaliers, rester assise dans le fauteuil, on n'y faisait pas attention, puis ça s'est accéléré jusqu'à cette chute. Cela lui brise le cœur, car en appelant ses souvenirs elle ne revoit que la femme dynamique que sa grand-mère a été. Celle qui a élevé un enfant dans

des conditions difficiles, celle qui soignait les oliviers avec dévotion, en récoltait les fruits mûrs qu'elle portait au pressoir pour recueillir l'huile précieuse, onctueuse et dorée. Elisa conserve dans sa mémoire l'image d'une septuagénaire au chignon blanc serré sur la nuque, svelte et sèche, qui dansait encore la tarentelle pieds nus sur la terre aride du Salento, prise par la frénésie des tambourins, portée par les chants éraillés de la *pizzica*.

Madame Vitale la tire de ses pensées en lui tendant le règlement intérieur. Tandis qu'elle photocopie des documents, Elisa l'observe à la dérobée. Elle affiche la cinquantaine qui ne désarme pas. Blonde peroxydée, cheveux lissés sur les épaules, bronzée, silhouette moulée dans un chemisier en lycra et un jean qui souligne son postérieur un peu gras. Juchée sur des talons improbables, elle va et vient cambrée entre son bureau et l'imprimante. Elle aussi, un jour elle sera vieille, pense Elisa. Finira-t-elle dans cette maison de retraite ? Ici même où elle était la directrice et où elle ne sera plus rien qu'une petite chose fragile au regard éteint, courbée sur sa canne ? Est-ce ce qui nous guette tous ? Personne ne déroge à la règle ? N'y a-t-il pas d'alternative pour échapper au naufrage ?

Madame Vitale range les papiers puis invite Elisa à la suivre.

Tous les yeux se rivent sur la directrice, qui distribue sur son passage des « Bonjour, ça va ? » d'une voix haut perchée et artificiellement enjouée n'attendant aucune réaction.

— Vous n'avez pas vu ma fille ? Elle a déménagé, elle n'habite plus ici... Je ne connais pas son adresse et je ne sais plus où la trouver ! psalmodie une petite dame à l'air perdu.

— Allons, soyez raisonnable, madame Massarelli, rentrez dans votre chambre !

— Je suis très malheureuse de ne pas la voir. Dites-lui de venir. Donnez-lui un rendez-vous, je suis au désespoir.

— Votre fille est venue hier et elle viendra dimanche, comme chaque semaine !

Apitoyée, Elisa se retourne sur la vieille dame, qui reste plantée là sans comprendre.

— Allons ! la rappelle à l'ordre la directrice avant d'appuyer sur le bouton du deuxième étage. Nous allons prendre l'ascenseur.

Elisa lui emboîte le pas dans un couloir étroit affublé d'une main courante. Une série de chambres étiquetées au nom des résidents se succèdent. La directrice s'arrête devant l'écriteau « Raffaella De Marzo », frappe à la porte et ouvre sans attendre de réponse.

— Madame De Marzo, bonjour ! Comment allez-vous ?

— Je me sens mal... gémit une voix fluette.

— Madame De Marzo, regardez qui je vous amène, votre petite-fille !

Du fond de son fauteuil, Raffaella De Marzo se redresse aussitôt. Elle ne faisait rien, ne lisait pas, ne tricotait pas, le téléviseur est éteint. Son air renfrogné s'est subitement dissipé. Elle se force à sourire à la vue d'Elisa qui s'avance pour l'embrasser.

— Comment ça va, nonna ?

— Mieux...

Elle paraît lasse. Sa peau est devenue si fine qu'on devine les os en transparence. Malgré la température proche des trente degrés, elle ramène frileusement sur elle les pans de son gilet en tricot en hochant la tête. Elle fixe ses pieds chaussés de gros bas de laine noire dans les pantoufles.

— Tu n'as pas trop chaud, nonna ?

— Non, ici j'ai toujours froid, se lamente-t-elle en abandonnant sa main glacée à Elisa, tandis que madame Vitale se retire avec la satisfaction du devoir accompli. De nos jours, il n'y a plus que la rentabilité qui compte, chuchote-t-elle pour ne pas être entendue de la directrice. On regroupe les vieux comme des volailles en batterie. C'est contre nature ! Si un méchant virus s'introduit dans le poulailler, ce sera l'hécatombe parmi les poules.

Elisa promène son regard autour de la chambre, sur le lit, la commode, la garde-robe en plaqué chêne et le frigo-table qui ronronne. Sa grand-mère vient d'emménager et les murs lavande sont encore nus.

— Je t'apporterai le tableau que tu aimes tant, celui qui représente le champ d'oliviers, et puis des photos de famille et quelques bibelots. Tu pourras décorer.

— À quoi bon ? répond Raffaella en haussant les épaules. Il n'y a plus rien à faire pour guérir... On ne guérit pas de la vieillesse. Je sais très bien que je ne m'assiérai plus jamais sur ma terrasse pour regarder le ciel changer de couleur

sur la mer, par-delà les oliviers. Là, je respirais, ici, j'étouffe.

— Nonna, tu es tombée sur cette terrasse, tu te souviens ? Papa t'a trouvée sur le carreau, incapable de te relever. Tu es restée des heures ainsi. C'est pour cela que tu es dans cette résidence où on va bien s'occuper de toi.

— Ça va être de pire en pire. Tout se dérobe, tout s'en va et ça ne s'arrangera pas. L'araignée m'a quittée depuis tant d'années. Elle est morte sur le sol qui l'avait vue naître et son cocon a été emporté par les flots de l'orage... comme ma jeunesse. Ma vie, c'est désormais quelques pas entre un lit et une armoire, du pain industriel sans goût et de la confiture chimique. Tout est devenu fade. J'aurais mieux fait de me fracasser la tête et de rendre l'âme sur ce carrelage !

Pourtant, du fond de ses quatre-vingts ans, Raffaella a une peur panique de la mort, qui semble cependant l'oublier. Peut-être est-ce pour cette raison qu'elle se ratatine au creux de son fauteuil, qu'elle parle tout bas, espérant passer inaperçue lorsque la faux accomplira sa moisson.

« Comment peut-on redouter de quitter cette existence faite de rien ? songe Elisa, et est-ce encore une vie que cet alanguissement silencieux ? »

Raffaella se fonde dans le décor de la chambre en retenant son souffle étioilé. Elle s'estompe dans le skaï de son siège dont elle a déjà par mimétisme pris la couleur jaunâtre. Un voile de brume semble flotter sur ses prunelles délavées, éteintes sur des ombres tristes qui donnent des

frémissements d'angoisse, de ceux qu'on enfouit de crainte que l'amertume ne s'échappe. Plus rien ne devrait la rattacher ici-bas et pourtant, elle s'affole à la moindre douleur, imagine une maladie incurable qui va l'emporter sur-le-champ.

— Tu veux que je te fredonne du Verdi ? demande Elisa pour faire diversion.

À ce nom, une lueur s'allume au fond des yeux de Raffaella et le sang afflue à la surface de la peau pâlie.

— Oui, ma belle, chante. Tu as tant de talent, une telle richesse dans la voix...

Elisa entonne le début d'un air de *Nabucco* en bridant ses cordes vocales pour ne pas affoler madame Vitale et tout le bâtiment.

*Va, pensiero, sull'ali dorate ;
Va, ti posa sui clivi, sui colli,*

*Ove olezzano tepide e molli
L'aure dolci del suolo natal !*

*Va, pensée, sur tes ailes dorées ;
Va, pose-toi sur les pentes, sur les
collines,*

*Où embaument, tièdes et suaves,
Les douces brises du sol natal !¹*

Raffaella embarque sur les roulades veloutées de sa petite-fille. Son regard s'embue, s'échappe par la fenêtre ouverte sans se cogner aux immeubles d'en face. Il les traverse et s'envole loin de là, parmi le laciné de ruelles de son village qui observe la mer. La façade austère de l'église fortifiée est tournée vers le large. Le tuf de ses pierres est blanchi par le vent et le soleil. Les sentiers craquelés de sécheresse sinuent à travers les figuiers de Barbarie, vers les flots qui scintillent

1. « Va, pensiero » (chœur), acte III.

d'éclats aveuglants. Elle peut presque sentir au creux de ses os la chaleur insensée qui vous cloue sur place les après-midi d'été.

Tout en chantant, Elisa assiste à une métamorphose étonnante. Les joues ridées de Raffaella se colorent de rose. Les commissures de ses lèvres se relèvent en un sourire paisible.

Après la note finale en point d'orgue, le silence, instant suspendu dans l'espace, flotte encore telle une impalpable poussière d'aile de papillon menaçant de s'effriter au moindre frôlement.

Raffaella se tait. Cette pause ne la gêne pas. Elle accroche le regard d'Elisa d'un air grave.

— Ma chérie, tu dois quitter le Salento. Tu dois aller étudier à Milan avec les meilleurs professeurs. Rester ici à travailler cette terre ingrate, ce serait comme donner du caviar aux cochons. D'autres bras peuvent s'occuper des champs, mais personne ne peut chanter comme toi. Pars avant qu'il ne soit trop tard et que cette vie rude n'ait raison du don que Dieu t'a offert.

Un rayon de soleil passe par la fenêtre et vient caresser les cheveux d'Elisa. Elle hésite quelques secondes avant de répondre.

— Mais, nonna, comment veux-tu que je survive à Milan ? Avec quel argent ? Notre famille n'est plus riche, les oliviers sont malades de la Xylella et papa a été obligé d'en faire abattre beaucoup. Les cinquante hectares de l'oliveraie ancestrale ont été détruits à soixante-dix pour cent et il a licencié la moitié des employés. Les conseils des ingénieurs agronomes et les produits

phytosanitaires coûtent une fortune. Nous sommes presque ruinés.

— Et mon arbre millénaire ? Il est touché lui aussi ? s'inquiète la vieille dame.

— Non, rassure-toi, pas lui, il en a vu d'autres !

— Les hommes croient dominer la nature avec leur science, mais elle se chargera de leur rappeler qu'elle est toujours la plus forte en se vengeant de leur manque d'humilité. Les oliviers nous parlent, mais personne ne les écoute. Pourtant ils nous mettent en garde ! Des maladies menaceront aussi les humains, des virus encore inconnus, qui attendent leur heure tapis dans l'ombre de notre imprévoyance... Un jour, ce sera à notre tour d'être décimés par un fléau et les hommes se demanderont pourquoi ils n'ont rien vu venir. Moi, je ne serai plus là, mais toi, ma pauvre chérie...

Raffaella chasse ce mauvais présage d'un revers de main.

— Peu importe, tu dois t'en aller ! Il le faut !

Elisa hoche la tête en un geste impuissant.

— Écoute bien ce que je vais te révéler, chuchote Raffaella en se penchant vers elle pour partager une confidence. Quand tu rentreras, fais bien attention que personne ne te voie et dirige-toi vers le pied de cet olivier que j'aime tant... Place-toi dos à la maison, bien perpendiculaire à l'axe du tronc, juste là où les deux grosses racines se séparent en Y et creuse un trou d'une quarantaine de centimètres de profondeur. Attention ! Surtout ne blesse pas l'arbre ! Tu buteras contre une boîte métallique, prends-la,

Remerciements

Merci à Marco Beasley, ténor et historien de la musique, qui m'a permis de reproduire son beau texte en préface. Merci pour cette musique du sud de l'Italie qu'il interprète à merveille.

Merci à la signora Biancamaria Longoni, assistante de direction à la Casa di riposo per musicisti, Fondazione Giuseppe Verdi, qui m'a donné de son temps en explications et a organisé des rencontres avec les pensionnaires.

Merci aux résidents de la Casa Verdi, spécialement à Micheline Barrey, Ada Mauri, Bissy Roman, Marco Infantino et Virginia Cattinelli.

Merci à Françoise Delivet de m'avoir accordé sa confiance, sa bienveillance et son aide précieuse pour cette nouvelle aventure romanesque.



14112

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 5 mai 2024.*

Dépôt légal mai 2024
EAN 9782290393444
OTP L21EPLN003557-601108

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion